Radicales séparations

Ermitages et guerres de plume à la fin du XVII^e siècle

Dinah Ribard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22195>

DOI : 10.4000/assr.22195

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2010

Pagination : 117-133

ISBN : 978-2-7132-2254-2

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Dinah Ribard, « Radicales séparations », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 150 | avril-juin 2010, mis en ligne le 14 septembre 2010, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22195> ; DOI : 10.4000/assr.22195

Dinah Ribard

Radicales séparations

Ermitages et guerres de plume à la fin du XVII^e siècle

Parce qu'il noue l'histoire religieuse à l'histoire de l'écrit, l'usage de produire des témoignages et des marques textuelles de son (ou d'une) expérience spirituelle, fondateur dans les ecclésiales, sectes et communautés de croyance, acquiert au XVII^e siècle des significations et des conséquences nouvelles. Le développement foisonnant de ces regroupements est bien en cela, comme l'a montré Michel de Certeau, propre à une période où l'acte d'écrire et celui de publier ce qui a été écrit se transforment profondément¹. Les croyants réunis en petits groupes séparés se reconnaissent dans des écrits où se formulent leurs manières de pratiquer leur spiritualité ; ils s'assemblent autour de ces écrits et en témoignant par écrit de ce qu'ils vivent, font, éprouvent. Mis en circulation, voire conçus pour l'être, parfois (souvent) imprimés, ces témoignages font intervenir dans les polémiques suscitées quasi invariablement par les choix radicaux de vie religieuse et par l'expérience mystique les réalités qui déterminent les modes d'existence de l'écrit moderne.

La première de ces réalités à apparaître ici est celle du livre imprimé, dans sa matérialité et dans sa dimension policière. La seconde est le phénomène multiforme de la littérisation, c'est-à-dire de l'effectivité sociopolitique acquise au XVII^e siècle par toutes sortes d'écrits produits par des individus qui sont ou se donnent comme de simples particuliers, ce qui signifie que ces écrits ne sont pas garantis par des institutions ou des communautés reconnues dont ils émaneraient². Ce qui les autorise, dans ces conditions nouvelles, c'est le fait même de leur mise en circulation et de leur réception possible par des lecteurs amateurs, selon des critères qui sont ceux de l'appréciation de qualités de style, de conformité ou de non-conformité à des modèles, en bref des critères d'écriture. Il ne sera donc pas question ici de l'efficacité éventuelle de moyens littéraires mis au service de la polémique religieuse, mais du fait de la mise en circulation d'objets que cette circulation même qualifie comme littéraires, et plus précisément encore d'objets qui sont des supercheres littéraires, dans des affaires de radicalisme religieux.

1. Certeau, 1975 : 153-212. Pour une discussion des propositions de Certeau, voir Büttgen, Jouhaud, 2008. Sur la publication, voir en particulier Chartier, 1987 ; GRIHL, 2002 ; Ribard, Schapira, 2007.

2. Jouhaud, 2000.

La réalité de la littérarisation, c'est aussi précisément ce poids social acquis par la littérature ainsi comprise, pour les hommes et les femmes mêmes dont la vie et l'action ont eu à voir avec des expériences radicales.

Attention extrême non seulement à la matérialité de l'écriture et de l'écrit, mais à la matérialité du livre et à son rapport à l'ordre politique, attention à la possibilité offerte par l'actualité de mener des polémiques religieuses par l'écriture qui débordent ou contournent les voies contrôlées (par l'institution ecclésiastique) de la controverse : ces deux phénomènes qui sont du reste liés font signe vers une socialisation des expériences radicales. Or cette socialisation semble au premier abord contredire ou nier le choix de la radicalité et l'expérience mystique. Les adversaires des mystiques, des ermites ou des fondateurs de communautés séparées dénoncent, de fait, fréquemment la lucidité sociale d'individus qui sont selon eux en réalité, quoi qu'ils en disent, dans le monde et du monde, ainsi que leur connaissance chicanière des moyens utilisables pour se faire reconnaître et se défendre. Ces compétences hypocritement dissimulées sont pointées aussi souvent que les délires visionnaires et autres excès spectaculaires dans les innombrables écrits polémiques qui toujours accompagnent pour les décrier les choix radicaux, et contribuent ainsi eux-mêmes à la socialisation de la séparation d'avec le monde.

L'histoire du renversement moderne de l'expérience religieuse en pratiques, construite, depuis les fortes suggestions de Michel de Certeau, comme alternative à l'histoire de la sécularisation, saisit ensemble l'institution ecclésiastique et les croyants sans église : ce sont les pratiques propres aux communautés mais repérables en dehors d'elles par des marques éventuellement écrites, rendues visibles par leur localisation sociale³ et par les affrontements qui procèdent de leur mise en visibilité, qui tendent à devenir pratiques séparables des croyances. Il apparaîtra nettement ici que cette histoire n'est autre que celle, technique et sociale, du travail de l'écriture des spirituels et des radicaux (ou autour d'eux) par son exercice même.

L'ermitage de Caen

Le cas de ce qu'on a appelé « l'ermitage de Caen » est assez connu⁴. Il l'est notamment par ses liens avec des communautés parisiennes qui devaient plus tard être accusées de quiétisme, comme celle des bénédictines réformées dirigées par Catherine de Bar, la mère Mectild – ce qui le lie également à un autre cas évoqué dans la suite de cet article, celui de la « Solitaire des rochers ». Le directeur

3. Y compris dans l'expérience d'un même individu à la fois intégralement serviteur dans le monde de la raison d'État et totalement voué à une expérience mystique séparée du monde : c'est l'analyse proposée par Certeau de la trajectoire de René d'Argenson (Certeau, 2005 : 265-300).

4. Allier, 1970 ; Souriau, 1913, 1923 ; Heurtevent, 1938 ; Bremond, 1967 : 229-260 ; Le Brun, 1962 ; Quillet, 1990 ; Tronc, 2003.

de conscience supposé de cette célèbre ermite, le cordelier Luc de Bray, était en effet, à l'époque où il vivait au couvent de Saint-Lô, l'un des correspondants de la mère Mectild, avec Jean de Bernières, le fondateur de la communauté caennaise, et Marie des Vallées, « la sainte de Coutances ». Humble servante quasi illettrée d'un prêtre de cette ville, celle-ci s'était fait connaître par ses expériences mystiques et les révélations diverses dont elle avait bénéficié. Un autre proche de « l'ermitage » et disciple de Marie des Vallées est encore plus célèbre : il s'agit de saint Jean Eudes, frère de l'historien Mézerai et fondateur d'une congrégation missionnaire spécialement dévouée (les eudistes) aux cœurs de Jésus et de Marie.

L'« ermitage » était le nom de la maison appartenant à Bernières, trésorier de France à Caen, où vivait la communauté, à proximité du couvent des ursulines dirigé par Jourdain de Bernières, la sœur du fondateur⁵. Celui-ci avait, semble-t-il, pris le relais de Gaston de Renty, qui dans les années 1640 (plus précisément en 1644-1645) avait implanté la compagnie du Saint-Sacrement, dont il était l'un des acteurs importants, dans une ville-symbole de la coexistence entre les deux confessions⁶. Le premier dessein des communautés dévotes dont Bernière était le centre était le combat antiprotestant, mais lui et ses « ermites » avaient en fait des activités multiples et souvent contestées, qui allaient de la charité organisée au rassemblement de fonds en vue d'entreprises comme l'installation au Québec des ursulines, sous la direction de Marie de l'Incarnation. Le crédit social de Bernières lui servait également à aider ses amis, en particulier Eudes, qui avait connu quelques difficultés lors de sa sortie de l'Oratoire et de la création de sa propre congrégation⁷.

Mais le fondateur de l'« ermitage », quoique laïc, pratiquait aussi la direction de conscience, notamment par lettres ; il correspondait ainsi avec Marie de l'Incarnation et avec Catherine de Bar. Bernières était en effet un grand spirituel, il tirait son autorité du monde dévot. Le livre publié après sa mort sous le titre de *Chrétien intérieur* (1660), réédité à douze reprises en douze ans, est cité par tous les auteurs spirituels postérieurs ou presque. Le passage à l'imprimé impliquait cependant quelques contraintes. Certaines expressions à l'allure rétrospectivement un peu quiétiste de cette mystique de l'inaction et de l'anéantissement ont ainsi été corrigées dans les éditions plus récentes du livre, aussi bien que dans un autre ouvrage tiré des mêmes écrits et enseignements de Bernières – qui n'avait

5. Les ursulines étaient un ordre récent et un fer de lance de la Réforme catholique.

6. Sur Renty, voir Souriau, 1913 ; Bessières, 1931 ; Chiron, 1985 ; Triboulet, 1991. Voir également Tallon, 1990.

7. Des notes sur cette affaire se trouvent aux Archives Départementales du Calvados, 83F198. On trouve également à la Bibliothèque Municipale de Caen un *Recueil de pièces concernant la noblesse de la généralité de Caen* (Ms in-fol° 159) qui contient, parmi un ensemble d'anecdotes désagréables sur divers notables locaux, un passage sur les Bernières (fol. 62) qui montre d'une part qu'il faisait bien partie de ces notables et d'autre part qu'il ne faisait pas l'unanimité dans la ville.

rien fait imprimer de son vivant – et publié en 1670 sous le titre d'*Œuvres spirituelles*⁸.

Parmi les pamphlets produits contre la communauté du trésorier de France, qui devait disparaître à la suite de quelques actions d'éclat peu après la mort du fondateur (1659), les plus virulents ont été suscités par l'investissement des « ermites », dans les années 1650, dans la chasse aux jansénistes de Caen, qu'ils recherchaient en particulier parmi les curés, prêtres et prédicateurs de la ville. Deux d'entre eux sont dus à Charles Dufour, curé de Saint-Maclou à Rouen et abbé d'Aunay après son oncle Jean-Pierre Camus, évêque de Belley et écrivain célèbre, et avant Pierre-Daniel Huet, qui devait lui aussi être un prélat lettré. Dufour fait partie des curés de Rouen qui se sont associés à ceux de Paris pour faire condamner l'*Apologie pour les casuistes* du Père jésuite Pirot et plus largement ce qu'ils appelaient la « morale relâchée » des jésuites, contre laquelle le lien de leur campagne avec celle des *Provinciales* est connu⁹. On estime du reste généralement que le pamphlet de 1660 contre « l'ermitage » de Caen, intitulé *Mémoire pour faire connaître l'esprit & la conduite de la Compagnie établie en la ville de Caen, appelée l'Hermitage*, a été écrit avec l'aide de Nicole et éventuellement celle de Lemaître de Sacy¹⁰. Paru juste après la mort de Bernières, très violent dans ce qu'il dit de ce dernier et de saint Jean Eudes, l'ouvrage entend montrer que la compagnie du Saint-Sacrement (alors visée par un mouvement général de répression) est en réalité, à Caen, un instrument des jésuites, et qu'elle a pour but principal de régenter ecclésiastiques et monastères en prétendant lutter contre le jansénisme. L'idée générale est que les prétendus « ermites » mystiques sont en réalité des factieux très bien insérés dans le monde, très remuants et très hypocrites. Le second pamphlet attribué à Dufour, anonyme et sans date, mais sans doute écrit dans les années 1660 ou 1670 (Dufour est mort en 1679) et publié sous le titre de *Lettre à un docteur de Sorbonne sur le sujet de plusieurs écrits composés de la vie et de l'état de Marie des Vallées, du diocèse de Coutances*, attaque en fait davantage saint Jean Eudes que Marie des Vallées, morte en 1656. Il pointe notamment un passage présenté comme particulièrement extravagant de l'un des manuscrits d'Eudes, qu'il recopie et qualifie à l'aide d'un terme propre à la police du livre religieux, celui d'approbation :

« Enfin le cinquième & dernier Ouvrage dont j'ai recueilli les extraits qui vont suivre, c'est la grande Histoire que le P. E. a composée de la vie de Marie des Vallées (...)

8. *Les Œuvres spirituelles de Monsieur de Bernières Louvigni ou Conduite assurée pour ceux qui tendent à la perfection, Divisée en deux parties. La Première contient des Maximes pour l'établissement des trois états de la vie Chrétienne. La Seconde contient des Lettres qui font voir la pratique des Maximes*, Paris, Claude Cramoisy, 1670.

9. Voir sur ce point l'édition des *Écrits des curés de Paris contre la Politique et la Morale des jésuites* par I. de Récalde [=Roger Duguet], Paris, Éditions et Librairie, 1921, ainsi que Golden, 1981. Je me permets aussi de renvoyer à Ribard, 2008.

10. *Mémoire pour faire connaître l'esprit & la conduite de la Compagnie établie en la ville de Caen, appelée l'Hermitage*, s. l., 1660.

On voit à la fin du troisième volume une Approbation bien extraordinaire de cet Ouvrage & qui en fait connaître l'Auteur. Ce n'est pas une Approbation des Docteurs, mais de la Reine même des Docteurs & de tous les Saints, qui est la sainte Vierge. Une Approbation de cette qualité mérite bien d'être insérée toute entière en ce lieu, en voici donc les termes, elle a été écrite durant que la sœur Marie vivait encore. "L'an 1655 le 25 d'Avril, le P. E. ayant écrit toutes les choses qui sont contenues dans ces douze Livres (à la réserve du dernier Chapitre qui a été ajouté depuis le décès de ladite sœur), & craignant que par défaut de mémoire ou autrement il ne s'y fût glissé quelque chose qui ne fût pas tout à fait selon la vérité, pria la sœur Marie de supplier la Bienheureuse Vierge de lui faire connaître s'il y avait rien en toutes ces choses écrites qui fût contraire en tout ou en partie à la vérité, ou qui ne fût pas agréable à la Divine volonté ; ce qu'ayant fait, la même Vierge très sacrée l'assura que tout y était conforme à la vérité & à la volonté Divine, & que le même esprit qui avait dicté le saint Évangile avait dicté toutes ces choses ; en témoignage de quoi & pour en rendre grâce à ce divin Esprit, on lui fit dire le *Veni Creator*, avec l'Antienne *Veni sancte Spiritus reple*, &c. (...) & trois fois l'*Ave Maria* pour en remercier Notre Seigneur J. C. & sa très-sainte Mère."

C'est ce grand Ouvrage de l'histoire de Marie des Vallées qui est le chef-d'œuvre du P. E. & dans lequel il a ramassé tout ce qui est contenu (...) dans le grand Recueil des visions de cette sœur, & dans tous les autres Écrits qui ont été dressés pour faire connaître l'état prodigieux de cette fille, c'est pourquoi il a pris tant de peine d'en faire écrire plusieurs copies qu'il a communiquées à ses confidents, à ses amis, & à plusieurs Communautés de Religieux & Religieuses avec qui il a plus de liaison (...) : C'est par le moyen d'un Religieux réformé au Monastère duquel le P. E. envoya ces trois volumes, il y a douze ans que cet Ouvrage est venu à ma connaissance, & que j'en ai tiré autant d'extraits que j'ai voulu ; ce sera aussi cet Ouvrage qui fournira plus de matière au Recueil qui va suivre, mon intention étant de ramasser dans ce Recueil ou Extrait tout ce qui me semble de plus irrégulier dans la conduite de la sœur Marie, & de plus digne d'être condamné dans les Écrits que l'on a faits sur ce sujet. » ¹¹

Le passage cité n'est à l'évidence pas une approbation en forme, mais il est frappant que le pamphlet de Dufour le recopie *in extenso* comme s'il en était véritablement une. Ce trait polémique appelle deux remarques. D'abord, il attire l'attention sur un caractère particulier des livres d'Eudes (ceux qui ont été imprimés) : le nombre véritablement incroyable d'approbations qu'ils contiennent. *La Dévotion au Très-Saint Cœur et au Très-Sacré Nom de la Bienheureuse Vierge Marie* de 1663, par exemple, n'en contient pas moins de quinze, parfois signées par plusieurs garants, lesquels sont d'ailleurs quasi tous des antijansénistes engagés ; la section « Approbations & Permissions », à la fin du livre, occupe trente pages ¹². Si l'on est là du côté d'une activité orthodoxe, justement garantie par

11. *Lettre à un docteur de Sorbonne sur le sujet de plusieurs écrits composés de la vie et de l'état de Marie des Vallées, du diocèse de Coutances*, s.l.n.d., pp. 21-22.

12. *La Dévotion au Très-S. Cœur et au Très-Sacré Nom de la B. V. Marie*, par le P. Jean Eudes Prêtre de la Congrégation de Jésus & Marie, Caen, Jean Poisson, 1663, pp. 276-306. Les approbateurs sont les suivants : l'évêque de Bourges, Pierre P. P. (approbation signée en 1648) ; l'archevêque de Rouen, François [de Harlay de Champvallon] (1661) ; l'évêque d'Autun, Claude de la Madeleine de Ragny (1648) ; l'évêque de Soissons, Simon (1648) ; l'évêque de Noyon, Henri de Baradat (1648) ; l'évêque de Lisieux, Léonor de Matignon, évêque et comte

la surabondante présence de l'autorité ecclésiastique dans le livre, l'écriture polémique de Dufour fait voir une sorte de retournement de ce qui est souvent présenté comme de l'ordre de la contrainte – institutionnelle et technique en l'occurrence : l'obligation de faire approuver les livres religieux et celle d'imprimer ces approbations, en entier ou en résumé, dans l'ouvrage même¹³ – extérieure à ce qui se joue véritablement dans le texte, et comme la marque de la présence d'autres acteurs sociaux que l'auteur dans l'objet livre. Dans les écrits de saint Jean Eudes, ces contraintes sont comme attirées dans la textualité même, dans la pratique de l'écriture et l'action d'écrire – y compris un ouvrage manuscrit – et au point que les êtres objets de croyance comme la Vierge, eux-mêmes, en viennent à être saisis par la matérialité du livre et à y agir comme les acteurs de la publication imprimée.

Observer attentivement, en tant que livre, le *Chrétien intérieur* de Bernières conduit à des remarques analogues. Toutes les rééditions contiennent deux objets péritextuels qui semblent en contradiction l'un avec l'autre. Le premier est l'avant-propos en forme d'épître dédicatoire au Christ, dû à l'éditeur anonyme du *Chrétien intérieur*, le franciscain Louis-François d'Argentan. Celui-ci est en effet nommé dans l'approbation signée le 18 janvier 1663 au couvent de Caen par deux docteurs, Nicolas de Falaise et Amadée de Bayeux, lecteurs en théologie de l'ordre des capucins, laquelle s'ajoute elle-même à partir de cette année aux approbations données par d'autres docteurs, en 1660, et imprimées en tête du livre¹⁴. Cette épître dédicatoire situe l'ouvrage par rapport à une première publication des écrits de Bernières, sous le titre d'*Intérieur chrétien*, peu de temps avant le *Chrétien intérieur* la même année 1660 :

« Il y a peu de temps qu'un homme de condition, de mérite & de piété, en ayant vu quelques-unes [des lettres du fidèle serviteur du Christ qu'était Bernières – non nommé], fut si pénétré de leurs sentiments qu'il les voulut rendre publiques, & mit au jour l'INTÉRIEUR CHRÉTIEN. Il y a bien paru, SEIGNEUR, par le bon accueil que tout le monde lui a fait, que c'est vous-même qui vous manifestez dans les vérités qu'il contient. Car comme dans le Ciel la plus légère possession de vous-même, que vous donnez aux Bienheureux, les contente très abondamment : ce petit Livre comblant

de Lisieux (1649) ; l'évêque d'Evreux, Jacques du Perron (1648) ; l'évêque de Coutances, Claude Auvry, conseiller du roi (1649) ; l'évêque de Bayeux, François Servien (1659) ; l'évêque du Puy, Henri (cette approbation, datée de 1661, occupe cinq pages et demi et son signataire la donne, p. 297, comme évêque et comme docteur en théologie) ; l'évêque de Toul, Prince du Saint Empire, Conseiller du roi, André [=André du Saussay, l'un des agents de la cour contre le cardinal de Retz devenu archevêque de Paris] (1661) ; les évêques d'Héliopolis et de Mellopolis, vicaires apostoliques en Chine (1660) ; l'évêque de Bayeux, dont dépendait Caen, François de Nesmond (1662) ; l'évêque de Pétrée, vicaire apostolique en tout le Canada, François (1662) ; « Messieurs les docteurs » enfin, à savoir Martin Grandin, Charles Gobinet, Antoine Raguiet de Poussé, Jean Desgardier de Parlagès, Saussoy, Blouet de Than, L'Amy (1661).

13. Sur la police du livre, voir Martin, 1999.

14. Cette approbation présente le livre comme tiré des écrits d'un « grand serviteur de Dieu par le R.P. Louis-François d'Argentan, prédicateur capucin et définitiveur de la Province de Normandie ».

tous les cœurs de jour & de satisfaction, a bien fait connaître qu'il les remplissait de Dieu. Voici quelque chose de plus ample, & ce me semble, de mieux ordonné, qui précédant de la même cause, produira, comme je l'espère, les mêmes effets, peut-être encore meilleurs.

Les grands biens se doivent distiller peu à peu sur le monde, pour lui profiter, comme les pluies du Ciel sur la terre, pour la pénétrer & la rendre féconde. L'INTÉRIEUR CHRÉTIEN a été une première rosée, dont la douceur a charmé toutes les bonnes âmes : LE CHRÉTIEN INTÉRIEUR est une pluie un peu plus abondante, à laquelle si le monde continue d'ouvrir son sein, & de la recevoir avec le même bon accueil, ce me sera grande disposition pour un déluge entier de lumières & de sentiments admirables, qui sont renfermés dans tout le reste de ses écrits, dont le trésor est conservé, comme je crois, fort précieusement entre les mains de ses plus considérables amis, & à qui peut-être, SEIGNEUR, vous donnerez un jour les mouvements de n'en priver pas pour toujours tant de bonnes âmes qui les attendent, & qui les recevront avec révérence comme des Oracles du Ciel. »¹⁵

À la fin du livre cependant, un Extrait des registres du Conseil d'État raconte la même histoire autrement. Le 12 novembre 1660, le Conseil fait droit à la requête de l'imprimeur parisien Claude Cramoisy, détenteur d'un privilège du roi signé le 29 février 1659 et l'autorisant à imprimer pendant cinq ans, à l'exclusion de tout autre libraire, un livre intitulé *L'Intérieur chrétien, ou la Conformité intérieure que doivent avoir les Chrétiens avec Jésus Christ*¹⁶. Le suppliant pouvait espérer, affirme-t-il, « quelque fruit de son travail si utile au public », dans la mesure où le livre a « d'abord été extraordinairement recherché de toutes parts ». Mais un marchand libraire de Rouen, Claude Grivet, a presque aussitôt contrefait l'ouvrage :

« au lieu que le Livre imprimé avec permission par le Suppliant en petit caractère, & divisé en quatre Livres, porte pour titre, *L'Intérieur Chrétien, ou la conformité intérieure (...)* ; celui imprimé par ledit Grivet sans Privilège en plus gros caractère, en huit Livres, porte en titre, *Le Chrétien Intérieur*, le reste du titre étant le même, & l'Épître dédiée de même à JÉSUS CHRIST : & bien que le discours en soit un peu plus étendu, le style & les expressions différentes, & quelques changements ou transpositions ès

15. Je cite d'après la douzième édition du livre, mais le texte est identique dans toutes les rééditions : *Le Chrétien intérieur, ou la Conformité intérieure que doivent avoir les Chrétiens avec Jésus-Christ*, Divisé en huit Livres, qui contiennent des sentiments tout divins, tirés des Ecrits d'un grand Serviteur de Dieu de notre siècle, PAR UN SOLITAIRE, 12^e éd., Paris, Claude Cramoisy, 1670, avant-propos, n. p. Un peu plus loin, il est question des activités de Bernières et de l'ermitage : « Ainsi on peut bien dire, que le monde n'eut jamais un plus dangereux ennemi. Il demeura son domestique pour traverser mieux ses desseins : il se tenait avec lui pour lui révolter ses plus confidents, & s'exposait à ses combats pour faire connaître sa faiblesse, & pour montrer à tout le monde qu'on peut être un parfait Chrétien, malgré les contradictions de ce grand ennemi de Dieu. Son exemple a fait voir à toutes les personnes de condition, qu'on se peut faire un ermitage au milieu des villes (...) ; que sans être un Apôtre, ni un Prédicateur, on peut bien prêcher l'Evangile ; & qu'enfin pour en établir partout les maximes, les pratiques sont plus éloquentes & plus efficaces que les paroles. Comme les stratagèmes de la piété sont admirables, elle lui donna moyen d'être en même temps un des plus solitaires de son siècle, & une des personnes les plus engagées dans le commerce de tous les serviteurs de votre auguste Majesté. »

16. Sur les privilèges de librairie, voir Martin, 1999, ainsi que Schapira, 2003 : 98-151.

titres des Chapitres ; néanmoins la preuve est entière & acquise sans contredit, non seulement par les conformités ci-dessus remarquées èsdits titres, sans différence que de transposition de mots, & par celles des expositions, des mêmes mouvements & sentiments divins ; mais par un aveu & confession de l'Auteur de ladite ampliation audit Livre, lequel dans ladite Épître, au deuxième feuillet *verso* passe acte de sa déclaration & reconnaissance, qu'il n'y a travaillé que sur quelques écrits & lettres d'un homme de sainte vie ; en disant *qu'il y a peu de temps qu'un homme de condition, d'autorité & de piété en ayant vu quelques-uns, il fut si pénétré de leurs sentiments, qu'il les voulut rendre publics, & mit au jour L'Intérieur Chrétien*. Et ce qui est à considérer, il a tiré cette expression en mêmes termes de l'Épître qui est audit Livre de *L'Intérieur Chrétien* : & publie ensuite hautement en ces termes, *que ce petit Livre comblant tous les cœurs de joie & de satisfaction, a bien fait connaître qu'il les remplissait de Dieu* : ayant ajouté : *Voici quelque chose de plus ample, qui procèdent de la même cause, produira les mêmes effets*. Et plus bas : *L'Intérieur Chrétien a été une première rosée, dont la douceur a charmé toutes les bonnes âmes ; Le Chrétien Intérieur est une pluie un peu plus abondante* : Et dans la page suivante il [a]voue, *que les principaux Écrits de cet homme de bien inconnu sont entre les mains de ses plus considérables amis*. Desquels passages de l'Épître dudit Livre imprimé à Rouen, les preuves étant convaincantes que ce n'est qu'un même Ouvrage, que le changement n'est qu'en quelque extension, & changement de style & d'expressions, que les hommes ne peuvent avoir uniformes. »

La requête de Cramoisy continue en disant que l'entreprise tombait sous le coup de la loi, qui « ne souffre pas que les Enseignes & Marques singulières des Marchands & Ouvriers se contrefassent par imitation, ou légers changements, qui peuvent faire préjudice, & altérer le débit des Marchands & Ouvriers »¹⁷. Ce qui est demandé et obtenu n'est cependant pas la simple condamnation de Grivet, avec confiscation des exemplaires contrefaits : la décision du Conseil confère en fait à Cramoisy le droit exclusif d'imprimer (le privilège) pendant neuf ans à la fois *L'Intérieur chrétien* et *Le Chrétien intérieur*. Les exemplaires du *Chrétien intérieur* postérieurs à cet acte de police du livre, tous imprimés par Cramoisy, sont en fait des éditions du livre d'abord publié « par ampliation » par Grivet¹⁸. L'imprimeur parisien a donc gagné non seulement le droit de vendre cette version en réalité plus ample, mais aussi le récit qui présente *Le Chrétien intérieur* comme un livre meilleur encore à lire pour un chrétien que *L'Intérieur chrétien*, et les autorisations et approbations obtenues par Louis-François d'Argentan.

Mais du point de vue du lecteur, il se passe là que les mêmes phrases lui sont données à lire dans la fort dévote épître qui ouvre le livre en racontant son histoire et dans une pièce officielle imprimée à la fin à partir des registres du Conseil d'État, où elles servent de preuves dans une procédure contre un autre libraire. Cette double lecture spirituelle et judiciaire des mêmes mots, parce qu'elle est non seulement possible, mais comme suggérée au lecteur attentif – et Nicolas

17. Tout ceci dans *Le Chrétien intérieur*, *op cit.*, n. p.

18. La douzième édition contient en outre une continuation du privilège obtenu en 1660, signée et enregistrée en 1668.

Schapira a montré que les lettres de privilège avaient de fait des lecteurs au XVII^e siècle –, laisse planer un doute sur le fait qu'on serait là face à des affaires de librairie et de libraires avant tout mobilisés par leurs intérêts économiques, c'est-à-dire dans l'histoire du livre et non dans celle de la spiritualité. Il semble plutôt que ce qu'on voit là soit précisément le travail par leur exercice même, dans sa réalité matérielle et judico-policière, des travaux d'écriture produits par des choix religieux radicaux. *Le Chrétien intérieur* a en effet continué à paraître et à reparaitre sous la forme produite par la procédure de Cramoisy, sans que les amis de Bernières ni les autorités ecclésiastiques mobilisées par eux soient intervenus dans quelque sens que ce soit. Grâce finalement à l'action du libraire qui a contribué à ce que le premier livre soit dépassé et englobé par le second – il ne l'a pas fait interdire, mais l'a plutôt repris – c'est une version doublement présentée comme plus forte et plus efficace sur les lecteurs des enseignements de Bernières qui a circulé. On peut y voir une sorte de triomphe (du point de vue radical) du *Chrétien intérieur*, qui a grandi et s'est développé à travers les procès, les tracasseries de la police du livre et les traces matérielles qu'elles laissent. Les réalités de l'imprimé, avec Bernières comme avec saint Jean Eudes, font ainsi désormais partie de l'action de l'écriture spirituelle : en retour, un tel mécanisme contribue sans doute aussi à affirmer, à renforcer peut-être l'action de l'imprimé sur des terrains autres que celui de la religion.

Madeleine Vigneron

Après la mort de Madeleine Vigneron, une spirituelle très pénitente – elle a souffert toute sa vie de divers maux accueillis avec joie –, un livre est publié par son directeur, un minime, sous le titre de *Vie et conduite spirituelle de la damoiselle Madelène Vigneron*¹⁹. Elle-même appartenait au tiers ordre des minimes, et avait donc fait le choix radical, en particulier par ses dures conséquences sociales, de la vie érémitique dans le monde. Le livre, comme dans le cas de Bernières, est en fait la publication posthume de ce choix et de l'expérience dont il était à la fois le produit et la condition, et qui était aussi et peut-être avant tout une expérience d'écriture. Madeleine Vigneron, en effet, souffrait parce qu'elle écrivait, parce que Jésus (et son directeur) la faisai(en)t écrire et qu'elle ne savait pas si cette obligation d'écrire, vécue solitairement, et ce qui sortait de sa plume venaient de Dieu ou du démon. Mais ce sont cette souffrance perpétuelle et ce doute mêmes qui justifient la publication de l'ouvrage, parce qu'ils garantissent que l'ordre extraordinaire de faire longuement écrire à une femme ses expériences et ses

19. *Vie et conduite spirituelle de la damoiselle Madelène Vigneron*, sœur du tiers ordre de S. François de Paule, suivant les Mémoires qu'elle en a laissés par l'ordre de son Directeur, le tout recueilli par les soins d'un Religieux Minime [Matthieu Bourdin], Rouen, Bonaventure Le Brun, 1679.

combats intimes, ses péchés, ses refus de la grâce, était bien de l'ordre de la pénitence, et avait donc bien Dieu pour source ou, comme l'écrit l'Avis au lecteur, comme « Auteur »²⁰.

Cette « conduite fort extraordinaire que notre Seigneur tenait sur elle » faisait aussi de l'écriture un lieu de combat, qui se manifeste notamment dans une lettre particulièrement frappante. Le démon s'y empare de la main de Madeleine pour lui faire écrire ce qui devient une lettre d'insulte en même temps que de soumission à son directeur – une lettre dont on peut remarquer au passage qu'elle est pleine de fautes d'orthographe : le démon écrit mal. Mais l'invasion démoniaque a d'autres manifestations typographiques²¹. La lettre qu'il inspire est imprimée en caractères italiques – ce qui était au XVII^e siècle la convention pour les citations : cette missive rapporte donc la parole du diable – et séparée de la lettre de la pénitente dans laquelle elle est incluse par des passages imprimés en caractères plus petits. S'y ajoutent même des commentaires sur la graphie manuscrite du diable :

« Voici une rage de ces détestables démons, quoique l'écriture qui suit paraisse dans l'original être le même caractère, néanmoins l'on y remarque que les mots sont beaucoup plus grands, contrefaits, & d'une main qui est conduite par force d'une autre main étrangère. Paroles du démon.

Écoute père, tu as beau prendre l'empire sur cette âme par l'esprit de son crucifié, n'était qu'elle le possède en son cœur, je l'aurais mille fois transportée sur le haut des montagnes ; c'est moi qui se nomme Lucifer qui te mande cela, & quelque jour je te la ferai paraître à tes pieds comme une désespérée, si tu ne l'abandonne [sic], parce qu'elle me fait désespérer dans l'obéissance qu'elle te rend : maintenant que je t'écris

20. L'Avis au lecteur développe ce point : « La Sœur Madelene Vigneron, qui était d'une honnête Famille de Senlis, a été obligée par trois différentes fois, dans l'espace de 39 ans & quelques mois qu'elle a vécu de mettre en écrit la conduite fort extraordinaire que notre Seigneur tenait sur elle (...) la première à l'âge de 25 ans (...) le Confesseur qu'elle eut pour lors lui ordonna d'écrire journellement, ou de lui faire le récit de son état spirituel, lequel après quelques années ne jugeant plus ce travail nécessaire l'en dispensa, & il est demeuré de cette écriture & de ces récits une forme de Journal (...) Il arriva depuis qu'environ la 35 année de son âge, étant une nuit en oraison, il plut à notre Seigneur de lui commander d'écrire ce qu'il lui dicterait lui-même, sur les grâces & les faveurs qu'il lui avait départies durant le cours de sa vie, & manquements secrets qui lui étaient arrivés faute d'y avoir correspondu (...) Elle obéit à ce commandement par le conseil de son Directeur, ayant vaqué les quatre dernières années de sa vie à cette obéissance, & l'écriture qui nous en reste suffirait seule pour nous instruire suffisamment de cette conduite. Néanmoins afin que (...) l'on ne pût rien désirer davantage pour son entière connaissance, par un merveilleux secret de la divine Providence les deux dernières années de sa vie ce même Directeur demeurant par ordre de ses Supérieurs dans une autre Ville, elle se sentit obligée de lui écrire toutes les semaines des Lettres en forme de reddition de compte de conscience (...) Ce sont les trois temps auxquels cette bonne fille s'est trouvée engagée à l'écriture, & c'est sur ces Mémoires qui nous sont demeurés que nous donnons présentement cette Vie au public dans la croyance (ainsi qu'il paraît dans ces écrits) que tel est le dessein & la volonté du divin Auteur de cette Conduite si surnaturelle (...) », Vie et conduite spirituelle de la damoiselle Madelène Vigneron, *op. cit.*, n. p.

21. Voir Houdard, 2008, en particulier les chapitres 5 à 7, pp. 221-299, sur les « invasions diaboliques ».

ceci je lui craque les os, & la réduis comme si je la tenais dans nos enfers, je m'en vais prendre à tâche de te la ravir, à moins que tu ne lui fasse [sic] quitter ses écrits, j'en enrage, pense-tu [sic] lui fermer les yeux ? ce sera moi qui suis l'ennemi mortel de la pureté de son cher crucifié : j'enrage de te faire voir ceci, mais ce sont les desseins de son détestable & redoutable crucifié qui m'y ont réduit pour te faire connaître son innocence sur la lettre que tu lui as écrite, ne fait point tant le bigot ni l'hypocrite : car je l'arracherai de tes mains, & si j'avais en main ses cahiers, je les mettrais en poudre, tu feras bien de ne lui en point laisser. Ce 19 janvier 1666

Ici finissent les paroles du démon.

Mon cher père & mon très cher époux crucifié, je sors d'un horrible combat de souffrance, je suis surprise de voir cette confession du démon : avant que de commencer à écrire je ne pouvais m'y résoudre, possédée que j'étais par un esprit d'orgueil qui voulait que j'attendisse la réponse à celle que je vous ai envoyée Samedi dernier, pour voir si vous me feriez quelque excuse (...) vous me donnerez, s'il vous plaît, l'ordre que je dois tenir sur tout ce que je vous ai mandé dans mes précédentes : je vous suis à jamais pour celui que j'aimerai à jamais. »²²

Quelque chose de quasi impossible à faire passer dans l'imprimé passe pourtant ici : la matérialité du livre – en l'occurrence sous son aspect typographique, mais les approbations ecclésiastiques et le certificat du médecin qui soignait Madeleine, donné en fin d'ouvrage, pourraient également être commentés comme on l'a fait pour Bernières –, là encore, devient un élément de la textualité radicale, comme si elle était en quelque sorte aspirée en elle. Plus précisément, on peut dire qu'on trouve dans ce livre une lutte et un travail avec un fait irréductible, le fait qu'imprimer ces expériences intimes revient pour le directeur minime à jeter dans le monde un objet fabriqué à partir de l'expérience la plus authentique, mais fictif justement parce qu'imprimé. La facticité de cet objet, en outre, est précisément ce qui risque de rendre ces expériences incroyables, voire ridicules – et le doute est présent même chez les approbateurs du livre, qui déclarent ne l'autoriser que parce que Madeleine obéissait à son directeur et a vécu quelque chose qui n'était pas du côté de l'extase mais de celui de la pénitence²³. En faisant de ce risque et de cette difficulté le lieu même de la lutte spirituelle, un tel livre fait ainsi entrer les réalités matérielles et techniques de l'imprimé dans les objets dont les radicaux ont à s'occuper, dans le travail des radicaux. Ce phénomène, qui contribue à donner un très grand poids à ces réalités, déplace singulièrement les analyses des mécanismes de sécularisation, de la confessionnalisation ou de la modification du sens des pratiques : il invite à les situer sur le terrain du travail intellectuel, à son échelle et dans son exercice réel.

22. Vie et conduite spirituelle de la damoiselle Madelène Vigneron, *op. cit.*, lettre IX, pp. 31-33.

23. Sur ce double point de l'obéissance et de la pénitence, Madeleine Vigneron est comme d'autres femmes d'écriture de la fin du siècle, et notamment comme celle dont l'analyse suit, une anti-Madame Guyon.

La Solitaire des Rochers

Figure d'ermite extrêmement pénitente qui s'est réfugiée dans une affreuse solitude des Pyrénées où elle pratique les austérités les plus extraordinaires²⁴ après avoir d'abord quitté sa famille, soi-disant une très grande famille de la noblesse de cour, pour vivre à Paris une humble vie de servante, puis fuir dans des bois de plus en plus reculés, la Solitaire des Rochers est connue par une correspondance avec son directeur de conscience, le frère cordelier Luc de Bray. L'ensemble manuscrit formé par cette correspondance, située dans les années 1690, a semble-t-il beaucoup circulé et a été beaucoup copié, avant d'être imprimé dans diverses versions plus ou moins arrangées, d'abord à la fin du XVIII^e siècle par un dominicain, puis plusieurs fois au XIX^e siècle²⁵. Comme Madeleine Vigneron – mais on dispose ici des réponses du directeur – avec qui elle partage également l'appartenance à un tiers ordre, franciscain en l'occurrence, la Solitaire, dont on ne connaît que le prénom, Jeanne-Marguerite, mais qui devait se voir attribuer le nom peu vraisemblable de Montmorency au cours de cette histoire de rééditions et de réécritures, est de manière rigoureuse une anti-Madame Guyon. Dans une correspondance exactement contemporaine des persécutions contre cette dernière et contre Fénelon et qui y fait référence (l'essentiel des lettres sont datées des années 1696-1699), se donnent en effet à lire les exploits d'une femme qui refuse absolument et explicitement de dogmatiser, qui ne fonde rien, et qui fuit la cour à laquelle elle devrait par sa naissance appartenir – alors que Mme Guyon a, grâce à Fénelon, selon ses adversaires, indûment atteint la cour, l'entourage de Mme de Maintenon et Mme de Maintenon elle-même²⁶. On peut aussi remarquer que la Solitaire pratique tout sauf l'oraison passive, et qu'elle quitte un premier directeur quiétiste (identifié dans certaines versions imprimées au P. jésuite Guilloire, un mystique mort peu avant les condamnations du quiétisme) pour s'attacher à Luc de Bray, qu'elle ne voit jamais, à la différence encore de Mme Guyon à qui on reprochait ses voyages avec le P. La Combe. Enfin, alors même qu'elle ne dogmatise soi-disant pas et se prétend très ignorante en théologie, elle lit l'*Explication des Maximes des saints* de Fénelon et les commente sur l'ordre exprès de son directeur dans un long mémoire critique dont il est dit qu'il est reçu et lu par Pirot, docteur et chancelier de Sorbonne, censeur du livre de Fénelon,

24. Parmi de nombreux exemples, on peut retenir son habitude de dormir avec une charogne de cheval.

25. La première édition, due au P. Nicolson, dominicain du couvent de Saint-Jacques, et précédemment auteur d'une *Histoire naturelle de l'île de Saint-Domingue* (Paris, Gobreaux, 1776), paraît en 1787 : *La Solitaire des Rochers*, Châteaufort, 1787 ; pour l'histoire éditoriale, voir l'édition de 1862 : *La Solitaire des Rochers*. Sa correspondance avec son directeur, éditée d'après plusieurs manuscrits avec son histoire par Nicolson et Bérault Bercastel et une dissertation critique par D. Bouix, docteur en théologie et en droit ecclésiastique, Paris-Lyon, Librairie catholique Périsse frères, 1862. Voir également un article d'Henri Bremond (Bremond, 1930).

26. Quatre récits divergents de cette persécution : Crouslé, 1894-95 ; Bremond, 1910 ; Schmittlein, 1954 : 389 ; Cogné, 1958.

protagoniste du conflit entre les évêques. Selon l'une des lettres de Luc de Bray, Pirot en aurait même fait son profit.

Pirot, Luc de Bray, d'autres personnages encore qui interviennent dans cette correspondance sont des acteurs réels, mais la correspondance, elle, est de manière tout à fait évidente une supercherie littéraire, un pamphlet en forme de fiction qui mobilise un grand nombre de *topoi* romanesques, dont le déguisement et la fuite de la fille de grande noblesse. Ce pamphlet fonctionne comme fiction : il n'y a pas, dans son cas, à choisir entre le document historique et le roman, parce que ce livre est un document historique en tant que fiction littéraire. Il faut en effet considérer comme un phénomène historique le fait que la lutte radicale contre le quietisme ait été amenée à passer par une supercherie littéraire.

Ce livre – ce qui est en fait un livre – raconte bien une expérience de vie radicale. Peu à peu, la Solitaire est transformée en l'anti-Madame Guyon qu'elle est par un travail d'écriture qui oppose un radicalisme (celui des quietistes) à un autre à l'intérieur et de l'intérieur d'un monde de spirituels et de dévots très proches les uns des autres. Ainsi voit-on apparaître dans la correspondance de l'ermite la mère Mectild dont Luc de Bray, on l'a dit, était lui-même le correspondant, et donc, en arrière-plan, la spiritualité de Bernières et des siens. Or ce travail de distinction par l'écriture prend tout son sens d'en avoir accompagné un autre, apparemment d'un tout autre ordre : le travail de ces dévots, et en tout cas de Luc de Bray lui-même, pour et avec la police. Par la correspondance de Mme de Maintenon avec Noailles, archevêque de Paris et grand pourchasseur de quietistes, on sait en effet que le cordelier, simple moine pourtant, est parvenu à porter à l'épouse du roi de France une liste (avec leurs adresses) de quietistes « dangereux » gravitant autour du couvent des bénédictines de la mère Mectild. Il importait de les mettre à l'écart pour ne pas compromettre la dévotion qui se pratiquait dans et autour du couvent, nourrie du *Chrétien intérieur* dont nombreux étaient les éléments qui risquaient de pouvoir être interprétés comme quietistes²⁷. Mme de Maintenon ayant donné cette liste au chancelier Pontchartrain – on est donc au cœur du pouvoir politique –, les individus en question devaient être arrêtés et interrogés par le lieutenant de police La Reynie. On en trouve les traces dans les archives de la Bastille²⁸.

Il ne s'agit pas là de deux actions simplement contemporaines, ou dont l'une, l'action directement policière, serait le contexte de l'autre. Cette action policière n'est pas dissociable de l'action d'écriture littéraire des dévots qui se sont employés à radicaliser ainsi la distinction entre spirituels – les uns en prison, les autres

27. Lettre autographe à l'archevêque de Paris, 7 septembre 1696, publiée dans Mme de Maintenon, 1939, lettre CDXXIX, pp. 115-116. Voir aussi la lettre du 29 août, qui montre qu'on mentionnait au conseil du roi les noms de quietistes situés fort bas dans l'échelle sociale.

28. Il s'agissait en particulier de François Davant. Voir les Archives de la Bastille, éditeur F. Ravaisson, Paris, A. Durand et Pédone-Lauriel, t. IX, 1877, et dans ce volume les articles de B. Parmentier et L. Trigueros.

(eux-mêmes) à l'œuvre pour les emprisonner. On ne connaît pas de tentative de publication imprimée des lettres de la Solitaire des rochers avant la fin du XVIII^e siècle, et Luc de Bray, qui en est sans doute l'auteur, ne s'en est donc pas constitué l'éditeur : la fiction de la correspondance privée a été tenue jusqu'au bout. Et c'est bien une action littéraire – que confirment la transmission, l'impression et la fortune postérieure de ces lettres – que cette production d'une fiction de correspondance, sans autre garantie que l'expérience extrême qu'elle relate, et le fait même d'être lue. Sans doute a-t-elle de fait été lue à la cour : elle est en tout cas présentée dans un certain nombre des lettres qui la composent comme ayant été lue à la cour, par de grandes dames opposées aux duchesses de Beauvilliers et de Chevreuse (les amies de Fénelon). Or ces dames, qui apparaissent comme lectrices dans l'échange entre la Solitaire et son directeur, sont précisément celles qui apparaissent, comme actrices réelles, dans les lettres de Mme de Maintenon sur l'affaire de quiétisme qui mobilisait Luc de Bray.

Les acteurs du radicalisme religieux de la seconde moitié du XVII^e siècle ne font pas que pratiquer l'écriture comme expérience et comme témoignage. Ils écrivent des livres, au sens matériel du terme : des livres manuscrits, des livres imprimés, des livres qui font l'objet d'un contrôle (de police) dont les marques s'inscrivent en eux. Ils sont aussi amenés à user de la capacité d'une écriture sans garantie et sans provenance reconnue, et produite de façon à être appréciée par des lecteurs amateurs, à pénétrer les lieux de pouvoir, pour doubler, renforcer et être renforcée par une action de type policier ou para-policier. Les pratiques d'écriture des radicaux, qui sont des pratiques de combat et de distinction, attirent ainsi en elles, dans l'expérience spirituelle de l'écriture elle-même, le lien entre littérature et pouvoir politique. Cette expérience est bien, en cela, une expérience historique.

Dinah RIBARD

EHESS (CRH-Grihl)

dinah.ribard@wanadoo.fr

Bibliographie

- ALLIER Raoul, [1902] 1970, *La Cabale des dévots (1627-1666)*, Paris, A. Colin. [rééd. Genève, Slatkine Reprints].
- BESSIÈRES R. P., 1931, *Au temps de saint Vincent de Paul. Deux grands méconnus précurseurs de l'action catholique et sociale, Gaston de Renty et Henry Buch*, Paris, Spes.
- BREMOND Henri, 1910, *Apologie pour Fénelon*, Paris, Perrin.
- , 1930, « Un complot contre Fénelon : la Solitaire des Rochers », *Le Correspondant*, 25 février 1910, repris dans *Divertissements devant l'arche* (Paris, Grasset), pp. 194-227.
- , 1967, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, nouvelle éd., Paris, Armand Colin, t. VI, pp. 229-260.

- BÜTTGEN Philippe, JOUHAUD Christian (dirs.), 2008, *Lire Michel de Certeau. La formalité des pratiques / Michel de Certeau lesen. Die Förmlichkeit der Praktiken, Zeitsprünge. Forschungen zur Frühen Neuzeit*, Bd 12-1/2, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann.
- CERTEAU Michel de, 1975, « La formalité des pratiques », dans *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Éditions Gallimard, pp. 153-212.
- , 2005, « Politique et mystique. René d'Argenson (1596-1651) », *Revue d'ascétique et de mystique*, 39 (1963), pp. 45-82, repris dans Michel de Certeau, *Le Lieu de l'autre. Histoire religieuse et mystique*, Paris, Éditions Gallimard, Seuil, pp. 265-300.
- CHARTIER Roger, (dir.), 1987, *Les Usages de l'imprimé XV^e-XIX^e siècle*, Paris, Fayard.
- CHIRON Yves, 1985, *Gaston de Renty. Une figure spirituelle du XVII^e siècle*, Montsûr, Éditions Résiac.
- COGNET Louis, 1958, *Crépuscule des mystiques. Le conflit Fénelon-Bossuet*, Tournai, Desclée de Brouwer.
- CROUSLÉ Léon, 1894-95, *Fénelon et Bossuet. Études morales et littéraires*, Paris, Honoré Champion.
- GOLDEN Richard M., 1981, *The Godly Rebellion. Parisian Curés and the Religious Fronde, 1652-1662*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press.
- GRIHL, 2002, *De la publication entre Renaissance et Lumières*, études réunies par C. Jouhaud et A. Viala, Paris, Fayard.
- HEURTEVENT Raoul, 1938, *L'Œuvre spirituelle de Jean de Bernières*, Besançon, Paris, Imprimerie de l'Est, Éditions Beauchesne.
- HOUDARD Sophie, 2008, *Les Invasions mystiques. Spiritualités, hétérodoxies et censures au début de l'époque moderne*, Paris, Les Belles-Lettres.
- JOUHAUD Christian, 2000, *Les Pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Éditions Gallimard.
- LE BRUN Jacques, 1962, art. « France », *Dictionnaire de spiritualité*, vol. 5, col. 948.
- MADAME DE MAINTENON, 1939, *Lettres*, éd. Marcel Langlois, t. V, Paris, Letouzey et Ané.
- MARTIN Henri-Jean, [1969] 1999, *Livre, pouvoir et société à Paris au XVII^e siècle*, Genève, Droz.
- QUILLET Chantal, 1990, « De la notion de milieu spirituel : les dévots normands dans les années 1640-1660 », *Revue de synthèse*, 4^e série, 4, pp. 437-458.
- RIBARD Dinah, 2008, « Énonciation individuelle et énonciation collective II. L'envers des Provinciales : agir en (quasi) corps par l'écriture », *Chroniques de Port-Royal*, « La campagne des Provinciales 1656-1658 », pp. 177-188.
- RIBARD Dinah, SCHAPIRA Nicolas, (dirs.), 2007, « L'Histoire par le livre XVI^e-XX^e siècle », *Revue de synthèse*, 6^e série, 1-2.
- SCHAPIRA Nicolas, 2003, *Un professionnel des lettres au XVII^e siècle. Valentin Conrart : une histoire sociale*, Seyssel, Champ Vallon, pp. 98-151.
- SCHMITTEIN Robert, 1954, *L'Aspect politique du différend Bossuet-Fénelon*, Bade, Éditions Arts et Sciences.
- SOURIAU Maurice, 1913, *Deux mystiques normands au XVII^e siècle. M. de Renty et Jean de Bernières*, Paris, Perrin, 1913.
- SOURIAU Maurice, 1923, *Le Mysticisme en Normandie au XVII^e siècle*, Paris, Perrin.

- TALLON Alain, 1990, *La Compagnie du Saint-Sacrement (1629-1667). Spiritualité et société*, Paris, Éditions du Cerf.
- TRIBOULET Raymond, 1991, *Gaston de Renty 1611-1649. Un homme de ce monde, un homme de Dieu*, Paris, Éditions Beauchesne.
- TRONC Dominique, 2003, « Une filiation mystique : Chrysostome de Saint-Lô, Jean de Bernières, Jacques Bertot, Jeanne-Marie Guyon », *Dix-septième siècle*, 218, pp. 95-116.

Résumé

Dans la perspective d'une réflexion sur les rapports du radicalisme religieux avec diverses pratiques d'écriture et avec la production de témoignages écrits sur des expériences spirituelles, il est question dans cet article de la présence, à partir de l'étude de quatre cas où des choix radicaux de vie religieuse sont en cause, de deux aspects fondamentaux de l'histoire de l'écrit à l'époque moderne. Ces deux aspects sont d'une part la réalité du livre imprimé, dans sa matérialité et dans sa dimension policière ; d'autre part la réalité de la littérisation, c'est-à-dire l'effectivité sociopolitique acquise alors par des écrits produits par des individus dont l'écriture n'est pas garantie par les institutions auxquelles ils appartiendraient, mais autorisée par le fait même de sa mise en circulation et de sa réception possible par des lecteurs amateurs. « Effectivité » et non « efficacité » : l'objet de cet article n'est pas l'efficacité éventuelle de moyens littéraires mis au service de la polémique religieuse, mais le fait même de la mise en circulation d'objets littéraires dans des affaires de radicalisme religieux (ermitages, tiers ordre).

Mots-clés : Solitaire des Rochers, Madeleine Vigneron, ermitage de Caen, Jean de Bernières.

Abstract

From the perspective of reflecting on the relationship of religious radicalism with different writing practices and with the production of written accounts of spiritual experiences, this article treats two fundamental aspects of the history of texts in the Early Modern period by focussing on four case studies where radical choice of religious life is on stake. On one hand, treating the reality of printed books in its materiality and its criminal dimension, on the other hand the reality of literarisation, i.e. the sociopolitical effectivity acquired by texts produced by individuals whose writing was not guaranteed by the institutions of which they were part of, but authorised only by the fact that they were circulating and possibly read by individual readers. "Effectivity" and not "efficacy": the object of this article is not the eventual efficacy of literary means put into service of religious polemics, but the fact of circulation of literary objects in affairs of religious radicalism.

Key words: Solitaire des Rochers, Madeleine Vigneron, hermitage of Caen, Jean de Bernières.

Resumen

En la perspectiva de una reflexión sobre las relaciones del radicalismo religioso con diversas prácticas de escritura y con la producción de testimonios escritos sobre experiencias espirituales, en este artículo se trata de la presencia, a partir del estudio de cuatro casos en los cuales las elecciones radicales de vida religiosa están cuestionadas, de dos aspectos fundamentales de la historia de lo escrito en la época moderna. Estos dos aspectos son, por un lado la realidad del libro impreso, en su materialidad y en su dimensión policial, por otro lado, la realidad de la literalización, es decir la efectividad sociopolítica adquirida entonces por escritos producidos por individuos cuya escritura no está garantizada por las instituciones a las cuales éstos pertenecerían, sino autorizada por el hecho mismo de su puesta en circulación y de su recepción posible por lectores amateurs. “Efectividad” y no “eficacia”, el objeto de este artículo no es la eficacia eventual de los medios literarios puesta al servicio de la polémica religiosa, sino el hecho mismo de la puesta en circulación de objetos literarios en los asuntos de radicalismo religioso (ermitas, tercera orden).

Palabras clave: Solitaria de las Rocas, Madeleine Vignerón, ermita de Caen, Jean de Bernières.